

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Mym et moi

Alain Farah

Number 300, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69417ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Farah, A. (2013). Mym et moi. *Liberté*, (300), 5–6.

UN JEU SI SIMPLE

MYM ET MOI

Face à la mort, nous sommes
tous des idiots.

ALAIN FARAH

DANS les premières minutes de *La règle du jeu*, le plus grand film de Jean Renoir, Christine, marquise de La Chesnaye, se coiffe devant l'un des superbes miroirs qui ornent son hôtel particulier. Je ne me souviens plus si elle utilise une brosse ou un peigne, j'ai seulement en tête son mouvement de marquise se coiffant la chevelure devant un miroir d'hôtel particulier. Tout va pour le mieux, ses cheveux sont lisses au possible puis, tout à coup, l'ambiance change dans la pièce : sur les ondes de Radio-Cité, André Jurieu, son amant, a de durs mots pour elle. On comprend le désarroi de l'aviateur : il est le premier courageux à traverser l'Atlantique depuis Lindbergh et la marquise n'est même pas là pour l'accueillir au Bourget, écoutant plutôt le reportage en direct avec sa domestique Lisette. La marquise, évidemment ébranlée par la déclaration de Jurieu, questionne Lisette sur les choses du cœur, qui lui sont, on le devine, un peu obscures. Christine veut savoir si sa domestique est bien traitée par son mari, ses amants. Sont-ils doux ? Attentionnés ? Puis, au moment de clore la conversation, elle demande à Lisette ce qu'elle pense de l'amitié entre les hommes et les femmes. La réponse de la domestique a le mérite d'être claire : « L'amitié avec un homme ? Ah ! Autant parler de la lune en plein midi ! »

Ma lune à moi s'appelle Myriam. Je l'ai rencontrée en 1996 et, depuis, nous ne nous sommes jamais vraiment quittés. Je suis plus naïf que Lisette : règle générale, je crois aussi que les amitiés entre hommes et femmes, partant du principe que les deux sont hétérosexuels, sont rarement exemptes d'ambiguïtés. Je dis « règle générale » pour invoquer l'exception qui, pour moi, porte un nom : Myriam. Elle est ma lune en plein midi.

Le 9 janvier dernier, je conduis ma voiture un peu imprudemment en me faisant le film mental du cours de cinéma que je m'apprête à donner dans quelques jours. Se dessine ainsi dans ma tête une trajectoire à travers l'histoire de cette forme : Lumière, Méliès, Epstein, Buñuel, puis, comme on le fait, malgré le Code de la route, je réponds au téléphone. Je prends évidemment soin d'installer mon appareil à l'intérieur de la paume de ma main et j'appuie cette dernière près de mon oreille de manière à faire semblant que je m'accoude sur le bord de ma portière. Je réfléchis à mon futur cours de cinéma. La manœuvre vise à leurrer les policiers qui, passant près de moi, auraient envie de me donner une contravention. Je roule assez vite sur René-Lévesque, pas loin de Radio-Canada. Je suis au téléphone en faisant semblant de ne pas y être quand j'apprends la mauvaise nouvelle à propos de Myriam.

Chaque fois que le ciel me tombe sur la tête, je pense à Clément Rosset, le grand philosophe de l'idiotie, et à la manière dont il envisage les modes d'appréhension du réel :

Il y a deux grandes possibilités de contact avec le réel : le contact rugueux, qui bute sur les choses et n'en tire rien d'autre que le sentiment de leur présence silencieuse, et le contact lisse, poli, en miroir, qui remplace la présence des choses par leur apparition en images. Le contact rugueux est un contact sans double ; le contact lisse n'existe qu'avec l'appoint du double.

Pas besoin d'être philosophe pour réaliser que, bien souvent, nos gestes visent à polir la part de réel dans nos expériences de manière à rendre leurs aspérités lisses comme la glace à travers laquelle on s'oblige à les percevoir, simplement pour se rassurer. La lecture de Rosset m'amène à m'autoriser, à revendiquer, même, un rapport rugueux au réel et à prendre le parti de l'idiotie, entendue comme singularité, selon la fameuse définition de Rosset :

Idiotès, idiot, signifie simple, particulier, unique : puis par une extension sémantique dont la signification philosophique est d'une grande portée, personne dénuée d'intelligence, être dépourvu de raison. Toute chose, toute personne sont ainsi idiots dès lors qu'elles n'existent qu'en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont : incapables, donc, et en premier lieu, de se refléter, d'apparaître dans le double du miroir.

Bien avant 1996, j'avais, par la bouche d'amis interposés, entendu parler de Myriam. On me l'avait décrite comme une juive marocaine avec de gros seins, ce qui, à tous coups, donne envie de connaître quelqu'un, surtout quand on rêve depuis toujours d'être juif. Quand nous avons enfin été présentés, quelque chose d'inattendu s'est passé : j'ai trouvé une deuxième sœur. Il faut dire que Myriam avait le bon nom pour ça. Je l'ai surnommée Mym, parce que lorsque j'aime les gens, je leur donne des surnoms.

C'est au déconnage et au nombre d'idioties réalisées que je mesure mes véritables amitiés. Dès les premières fois où j'ai vu Mym, l'entente a été aussi claire que la phrase de Lisette : nous allons faire les idiots. Ainsi, elle m'a fait conduire la vieille Tercel de sa mère sur l'autoroute, alors que je n'avais jamais touché un volant; j'ai joué le rôle de conseiller matrimonial quand elle s'est amourachée du gérant du café où elle travaillait; elle m'a laissé apprendre l'expression «ferme tes dents» à sa petite sœur de cinq ans; nous avons fait des voyages ou des concours stupides, par exemple nager sur place dans la section la plus profonde de la piscine jusqu'à ce qu'un de nous deux fasse une chute de pression. Il y a quelque chose de puéril mais de nécessaire à me remémorer ces moments-là, pour faire revenir toutes ces choses qu'on oublie, avant d'énoncer les faits les plus importants, ceux qui font qu'on peut se dire, même si on n'est pas trop vieux, qu'une relation change la vie. Et il y a biographique-ment pour moi cette évidence: rencontrer Myriam a changé ma vie. Je me suis marié avec sa meilleure amie et, le jour où j'ai eu mon garçon, elle a évidemment été sa marraine. Nous nous sommes par ailleurs amusés à cacher au pauvre curé dominicain la judéité de Mym, ce qui, je l'admets, d'un point de vue du respect des institutions, est assez discutable.

Myriam incarne pour moi cette force qui fait en sorte qu'on embrasse notre fugace expérience de vivant avec intensité. Quand elle m'a appris, le 9 janvier dernier, qu'elle était victime d'un cancer du sein particulièrement agressif, quelque chose en moi a arrêté de fonctionner. Puis, l'injustice m'est apparue par à-coups : elle a trente-trois ans; son amoureux a lui-même vaincu le cancer; son fils vient tout juste de célébrer son deuxième anniversaire; elle est enceinte de vingt semaines. C'est le dernier morceau qui, deux mois après le diagnostic, ne passe pas. Apprendre ça à vingt semaines de grossesse.

Chaque fois que la mort et ses affres passent près de moi, je me rappelle une analogie du même Rosset, le philosophe parlant non plus de rugosité mais de condamnation et de grâce. Il rappelle la seule règle qu'impose Barbe bleue à ses épouses : n'ouvrez pas la porte au sous-sol du château. Le

9 janvier, quand Mym m'a appris pour son cancer, je me suis souvenu que nous sommes, au quotidien, ces automates qui jouissent d'existences plutôt agréables, à l'instar des épouses heureuses de vivre dans un si grand château. Ce que certains événements nous obligent pourtant à faire, c'est de tricher, de transgresser la seule règle du jeu qui structure au quotidien notre allégresse. Car une pièce du bel endroit que nous habitons est jonchée de cadavres. Tant que la porte reste fermée, tout va pour le mieux. Mais une fois qu'elle s'ouvre, tout ce qu'on souhaite, c'est d'oublier au plus vite ce qui vient de se passer.

Nous n'en sommes pas là, Mym et moi. Demain, elle reçoit son deuxième traitement de chimiothérapie. La petite qui est dans son ventre, baptisée pour une raison obscure Bébé Rouge par son garçon, tient le coup, malgré les cocktails de poisons et les angoisses que je n'ai pas la prétention de saisir. Je fais pression pour que l'enfant, qui doit encore tenir le coup pendant dix semaines, s'appelle Victoire. Autrement, les cheveux de Myriam sont tombés il y a environ dix jours. Quand on lui a rasé la tête pour lui installer sa perruque, elle m'a envoyé une photo sur mon téléphone. J'étais au volant, je roulais rapidement vers Radio-Canada. Ça m'a fait tellement mal de la voir le crâne rasé que tout ce que j'ai trouvé à faire, c'est une blague sur la virilité de son look et son devenir homo. Elle a éclaté en sanglots. J'ai arrêté mon véhicule sur l'acco-

tement, je me suis excusé. Elle m'a dit : «Je te pardonne.» J'ai répondu à mon tour que je ne m'excusais plus, qu'elle n'avait pas à me pardonner, que c'était des conneries de catholiques, qu'elle était juive de toute façon. Nous avons raccroché. Je ne sais pas comment, mais j'ai réussi à faire ma chronique, dix minutes plus tard, à la radio. En sortant de la grande tour, j'ai repris la route, j'ai appelé Myriam et me suis dirigé directement chez elle. Elle m'a tondu les cheveux à zéro. Son fils, en rentrant de la garderie, a trouvé mon crâne rugueux. Mym et moi nous sommes promis de lui raconter cette anecdote, le jour de sa graduation. **L**

Alain Farah est écrivain et professeur de littérature française à l'Université McGill. Son essai, *Le gala des incomparables*, est paru en avril chez Classiques Garnier.